

**Étienne de La Boétie**

**DE LA SERVITUDE  
VOLONTAIRE**

**Extraits  
mis en français moderne**



**[pernon-editions.fr](http://pernon-editions.fr)**



**ÉTIENNE DE LA BOÉTIE**

**DISCOURS  
DE LA  
SERVITUDE VOLONTAIRE**

**(Extraits)**

*Mis en français moderne*

*Par Guy de Pernon*

*d'après le manuscrit De Mesmes BN Fr 839*



*Je dédie ce livre  
aux “Gilets Jaunes” de Commercy,*

*qui ont osé relever la tête,  
et en fédérant les “ronds-points” de toute la France,  
jeté les bases d’un mouvement susceptible  
de faire vaciller la finance internationale,  
représentée en France par son Président  
et ses gouvernants.*



*Merci à  
Mireille Gély  
Marc Meunier,  
et Régis Quesada,  
qui ont bien voulu se charger  
de la fastidieuse tâche de la correction*

# SOMMAIRE

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE	11
Éditions numériques	12
LE TEXTE de CETTE ÉDITION	13
Se méfier des « grands hommes »	16
Vivre en sujétion n'est pas « naturel »	24
Les trois sortes de Tyrans	28
Les esprits supérieurs seront toujours contre la servitude	33
Abrutir le peuple pour régner	35
Hypocrisies	38
Le secret de la tyrannie	39
L'amitié et les tyrans	45







## BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

1836 : Charles Teste, “Étienne de la Boétie, Discours de la Servitude Volontaire”, version modernisée, avec des notes. Bruxelles, Paris.

1853 : J. F. Payen, “Notice bio-bibliographique sur la Boétie, l’Ami de Montaigne, suivie de La Servitude Volontaire, donnée pour la première fois selon le vrai texte de l’auteur, d’après un manuscrit contemporain et authentique”, Paris, Firmin-Didot. Texte du manuscrit De Mesmes.

1892 : Paul Bonnefon, “Œuvres complètes de La Boétie”, Bordeaux et Paris, Gounouilhou et Rouan, in-4°, LXXXV et 444 pages.

1922 : Paul Bonnefon, “La Boétie, Discours de la Servitude Volontaire” reprise partielle de l’édition précédente. Texte du manuscrit De Mesmes.

1983 : GF-Flammarion, “La Boétie, Discours de la servitude volontaire”, Présentation par Simone Goyard-Fabre (127 p.). Texte du manuscrit De Mesmes, établi par Paul Bonnefon, avec quelques corrections.

2018 : “La Boétie, De la servitude volontaire, avant-propos de Montaigne”, Éditions “Le bleu du ciel”, Texte de Charles Teste, avec le chapitre “Sur l’amitié” de Montaigne, mis en français moderne par Guy de Pernon..

---

## Éditions numériques

“Discours de la Servitude Volontaire, Étienne de La Boétie”, Les Éditions de Londres. « Version en français modernisé de Bossard, 1922 ». En fait, le texte de Bonnefon, d’après le manuscrit De Mesmes.

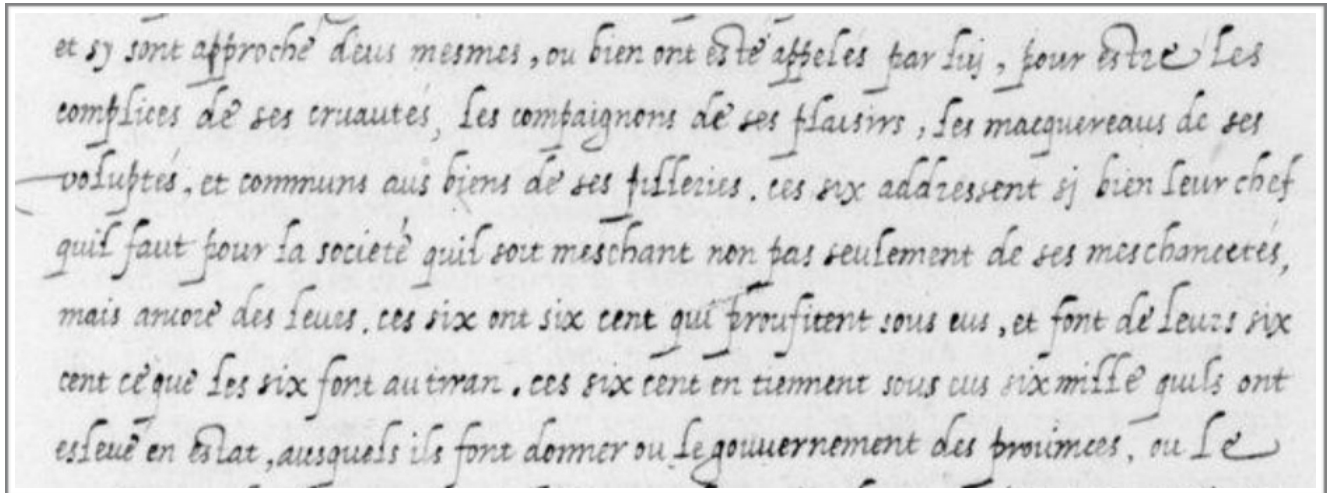
“Discours de la Servitude Volontaire ou *Contr’Un*”, d’après l’édition Payot, 2002, texte du manuscrit De Mesmes. Téléchargeable en plusieurs formats sur le site de l’UCAQ à Chicoutimi, 2006, et 2009.

En fait, toutes les éditions disponibles actuellement reproduisent soit le manuscrit De Mesmes, soit son texte modernisé par Charles Teste. La présente édition est la seule qui donne une version moderne nouvelle.

GdP

## LE TEXTE de CETTE ÉDITION

Cette édition a été établie d'après le manuscrit De Mesmes de la Bibliothèque Nationale de France, consultable en ligne sur "Gallica" (Ms Fr. 839).



Initialement, j'avais prévu de prendre comme base le texte "modernisé" de Charles Teste (1836), mais les différences avec le manuscrit m'ont tout de suite apparu si nombreuses et si discutables (oublis, rajouts injustifiés, vocabulaire anachronique...) que j'ai préféré repartir de la seule source solide dont nous disposons pour ce "Discours": le manuscrit De Mesmes lui-même.

Comme je m'étais fixé pour but de donner à ce texte si connu et si peu lu une forme qui le rende accessible au plus grand nombre, il n'était pas possible de me contenter d'un "toiletage" du texte, avec modernisation de l'orthographe, de la ponctuation, de l'accentuation – comme celui qui a d'ailleurs été déjà fait dans l'édition de Bossard (1922).

J'ai donc été amené à faire une véritable réécriture, pour le rendre plus clair, souvent, et, si possible, en évitant les tournures rhétoriques que nous jugeons aujourd'hui un

peu lourdes, plus agréable à lire. J’ai également introduit des “*intertitres*” répertoriés dans le “Sommaire” pour faciliter l’accès à tel ou tel passage. De même le *découpage* du texte en *paragraphes numérotés* est de mon cru : outre le fait “d’aérer quelque peu le texte”, il permet de donner facilement des références précises.

\*

\*       \*

Enfin, et surtout, pour la présente édition destinée au plus large public, j’ai délibérément laissé de côté les passages qui comportaient trop de références à l’Histoire ancienne, et à des personnages qui ne sont plus guère connus de nos jours. Il ne s’agit donc ici que des extraits les plus significatifs de ce texte – et non sa totalité.

J’assume entièrement toutes les modifications apportées à ce texte pour la présente édition : j’ai publié ailleurs ce texte dans son intégralité.

GdP

1. Pour l'instant, je cherche seulement à comprendre comment il peut se faire que tant d'hommes, dans tant de villages, de villes et de nations, supportent parfois un tyran, qui ne tient sa puissance que de celle qu'ils lui donnent ; qui n'a le pouvoir de leur nuire que parce qu'ils le supportent ; qui ne saurait leur faire aucun mal, si ce n'est parce qu'ils aiment mieux l'endurer que le contredire.

2. C'est une chose vraiment surprenante, et pourtant si courante, qu'il vaut mieux s'en plaindre que de s'en étonner : voir un million d'hommes asservis misérablement, subjugués, non qu'ils soient à cela contraints par une force plus grande que la leur, mais plutôt – me semble-t-il – parce qu'ils sont fascinés, envoûtés, par le nom d'un seul homme, dont ils ne devraient pas craindre la puissance, puisque justement il est seul, et dont ils ne devraient pas louer les qualités, puisqu'il se comporte à leur égard de façon inhumaine et barbare.

3. Notre faiblesse à nous, les hommes, est telle qu'il nous faut souvent obéir à la force, que nous cherchons à temporiser, puisque nous ne pouvons pas toujours être les plus forts. Alors si une nation est contrainte, par les nécessités de la guerre, de se soumettre au pouvoir d'un seul, – comme ce fut le cas pour la cité d'Athènes qui dut se soumettre à la domination des "Trente Tyrans<sup>1</sup>" – il ne faut pas s'étonner qu'elle soit asservie, mais plutôt déplorer ce qui lui est arrivé. Ou même ne pas s'en étonner ni s'en plaindre, mais supporter ce mal avec patience, et se réserver pour une meilleure occasion à venir.

### **Se méfier des « grands hommes »**

4. Si les habitants d'un pays ont trouvé chez eux quelque grand personnage qui leur ait prouvé son grand souci de les protéger, sa grande hardiesse pour les défendre, sa grande sagesse pour les gouverner, et que de ce fait ils se sont habitués à lui obéir, et lui font confiance jusqu'à lui accorder une certaine prééminence, je me demande s'il serait sage, néanmoins, de l'enlever de là où il agissait bien pour l'élever jusqu'où il risque de mal faire. Comment pourrions-nous cependant ne pas faire preuve de bonté envers celui qui nous a fait tant de bien ? Pourquoi craindrions-nous qu'il nous fasse du mal ?

---

<sup>1</sup> Gouvernement de trente personnes – les plus riches – que les Spartiates, vainqueurs de la guerre du Péloponnèse, imposèrent aux Athéniens en 404.



5. Mais grand Dieu, qu'est-ce donc que cela ? Comment peut-on appeler ce malheur-là ? Quel nom donner à ce vice, ce vice épouvantable, celui de supporter la vue d'un nombre infini de personnes qui ne font pas qu'obéir, mais qui se soumettent ; qui ne sont pas gouvernées, mais tyrannisées ; qui n'ont ni biens ni parents, ni femmes ni enfants, ni même leur vie, qui leur appartienne ! Comment peut-on supporter les pillages, les paillardises, les cruautés, non pas ceux d'une armée, non pas ceux d'une horde barbare contre laquelle il faudrait défendre son sang et sa vie, mais du fait d'un seul homme ?

6. Appellerons-nous cela lâcheté ? Disons-nous que ceux qui sont ainsi soumis sont des peureux, des faibles ? Si deux hommes, ou trois, ou quatre, cèdent à un seul, cela est étrange, mais bien possible ; on pourra dire, à bon droit, que c'est par manque de courage. Mais si cent, ou mille, cèdent devant un seul, ne peut-on dire que c'est parce qu'ils ne le veulent pas, non pas qu'ils n'osent s'en prendre à lui, ou que ce sont des couards, mais bien plutôt de leur part du mépris, du dédain ? Si non pas cent, non pas mille hommes, mais cent pays, mais mille villes, un million d'hommes, ne peuvent s'opposer à un seul, alors que de tous ceux-là, le mieux traité par lui ne l'est que comme un serf, un esclave – comment faut-il appeler cela ? Est-ce de la lâcheté ?

7. Il y a pourtant une borne à tous les vices, qu'ils ne peuvent franchir. Deux hommes, et même dix, peuvent

avoir peur d'un seul ; mais mille, mais un million, mais mille villes, si elles ne peuvent se défendre contre un seul, ce n'est pas de la couardise, qui ne saurait aller jusqu'à ce point. De même que la vaillance ne va pas jusqu'à faire qu'un seul homme puisse escalader une forteresse avec une simple échelle, qu'il puisse venir tout seul à bout d'une armée, ou qu'il parvienne à conquérir tout un royaume ! Quel vice monstrueux est-ce donc là, pour lequel le mot de lâcheté est trop faible, pour lequel il n'est pas de nom assez laid, un vice que la nature désavoue, et que la langue refuse de nommer ?

8. Qu'on mette d'un côté cinquante mille hommes en armes, et autant de l'autre ; qu'on les mette en ordre de bataille ; qu'ils en viennent au combat, les uns libres et combattant pour conserver leur liberté, les autres pour la leur ôter. Lesquels, peut-on penser, iront le plus vaillamment au combat ? Ceux qui espèrent obtenir, en récompense de leur peine, le maintien de leur liberté, ou ceux qui ne peuvent retirer d'autre avantage, pour les coups qu'ils donnent et reçoivent, que la servitude d'autrui ? Les premiers auront toujours devant les yeux le bonheur de la vie passée, et l'espoir du même bien-être à l'avenir. Ce qu'ils endurent, pendant la bataille, ils n'y pensent pas tant qu'à ce qu'il leur faudrait endurer à jamais, eux vaincus, et leurs enfants, et toute leur postérité. Les autres n'ont rien pour les stimuler qu'une petite pointe de convoitise, qui s'émousse soudain devant le danger, et dont l'ardeur ne peut être

suffisante pour ne pas s'éteindre dans la première goutte de sang qui sorte de leurs plaies.

9. Les récits de la vaillance que la liberté met au cœur de ceux qui la défendent sont étonnants. Mais qui pourrait croire que dans tous les pays, chez tous les hommes, et tous les jours, un seul en opprime cent mille, et les prive de leur liberté, si on entendait seulement raconter cela, et si on ne le voyait pas de nos propres yeux ? Et si on nous disait que cela ne se fait que dans des pays étrangers et lointains, qui ne prendrait cela pour de l'invention, de l'affabulation, plutôt que pour la vérité ? D'ailleurs un tel tyran, il n'est pas besoin de le combattre, il n'a pas à être vaincu : il l'est de lui-même, si la population n'accepte pas sa servitude. On n'a rien à lui prendre, il suffit de ne rien lui donner. Les gens n'ont pas besoin de faire quoi que ce soit pour eux-mêmes – il suffit qu'ils ne fassent rien contre eux-mêmes.

10. Ce sont donc les peuples eux-mêmes qui se laissent, ou plutôt se font enchaîner, puisqu'en cessant de servir, ils en seraient libérés. C'est le peuple qui s'asservit, qui se tranche la gorge lui-même, et qui, ayant le choix d'être esclave ou d'être libre, laisse sa liberté pour prendre le joug ; c'est lui qui consent à son mal, ou plutôt le recherche. S'il devait lui coûter quelque chose de recouvrer sa liberté, je ne le presserais pas de le faire, bien que l'homme ne doive avoir rien de plus cher que de retrouver son bon droit naturel, et pour ainsi dire, de bête, redevenir un

homme. Mais je ne lui demande même pas une telle audace : je comprends qu'il préfère en quelque sorte la sécurité de vivre misérablement à l'espérance douteuse de pouvoir vivre comme il lui plairait.

11. Mais quoi ? Si pour avoir la liberté il ne faut que la désirer ; s'il n'est besoin pour cela que de simplement le vouloir, se trouvera-t-il une nation dans le monde qui en trouvera le prix trop élevé encore, si un simple souhait peut la lui donner, et qui regrette sa volonté à recouvrer le bien qu'elle devrait racheter au prix de son sang, un bien pour lequel, s'ils l'ont perdu, tous les gens d'honneur doivent trouver la vie détestable, et la mort salutaire ?

12. Certes, de même que le feu d'une petite étincelle devient grand et va se renforçant, que plus il trouve de bois plus il est prêt à en brûler, et que, sans avoir besoin qu'on lui jette de l'eau pour l'éteindre, si l'on se contente de ne plus l'alimenter, n'ayant plus rien d'autre à consumer, il se consume lui-même, et cesse d'être un feu – de même les tyrans, plus ils pillent, plus ils exigent, plus ils ruinent et détruisent et plus on leur en donne, plus on les sert, si bien qu'ils deviennent sans cesse plus forts, et plus frais pour tout détruire et anéantir. Mais si on ne leur donne rien, si on ne leur obéit pas, même sans combattre, sans les frapper, les voilà nus et défaits, ils ne sont plus rien : quand sa racine n'a plus de sève et ne la nourrit plus, la branche devient sèche et morte.

13. Pour acquérir le bien qu'ils souhaitent, les gens audacieux ne redoutent pas le danger, et les astucieux ne ménagent pas leur peine ; les lâches et les faibles ne savent ni endurer le mal, ni disposer du bien ; ils ne le souhaitent plus, et leur lâcheté leur ôte la force d'y prétendre : s'il le désirent encore, c'est seulement par nature. Ce désir, cette volonté, est commune aux sages et aux imprudents, aux courageux et aux peureux : elle leur fait souhaiter tout ce qui, s'ils les possédaient, les rendraient heureux et contents. Il est une seule chose, et je ne sais pourquoi, qu'il ne vient pas naturellement aux hommes de désirer : c'est la liberté, qui est pourtant un bien si grand et si plaisant que lorsqu'elle est perdue, tous les maux en découlent à la file, et que même les biens qui demeurent après elle perdent entièrement leur goût et leur saveur, corrompus qu'ils sont par la servitude. La liberté, pourtant, les hommes ne la recherchent pas, pour la simple raison, me semble-t-il, que s'ils la voulaient ils l'auraient : comme s'ils se refusaient à faire cette précieuse conquête simplement parce qu'elle est trop aisée !

14. Pauvres et misérables gens, peuples hébétés, nations acharnées à vouloir votre malheur, et aveugles envers votre bien ! Vous vous laissez dérober sous vos yeux le plus beau et le plus clair de votre revenu, piller vos champs, prendre vos maisons, et les dépouiller des meubles anciens qui vous venaient de vos ancêtres ! Vous vivez de telle façon que rien ne vous appartient plus ; et il semblerait même que ce qui vous plairait, ce

serait de céder en fermage la moitié de vos biens, de vos familles, et de vos vies. Et ce désastre, ce malheur, cette ruine, ne sont pas le fait d'ennemis, mais bien de l'ennemi – celui-là même que vous avez fait si grand, pour qui vous allez si courageusement à la guerre, pour la gloire duquel vous n'hésitez même pas à risquer vos vies !

15. Votre maître n'a pourtant que deux yeux, deux mains, et il n'a qu'un corps, rien d'autre que ce dont dispose le moindre des hommes dans ce nombre infini de vos villes, sinon les avantages que vous lui attribuez vous-mêmes pour qu'il puisse vous détruire. D'où tient-il tous ces yeux avec lesquels il vous épie, si ce n'est de vous ? D'où lui viennent les multiples mains avec lesquelles il vous frappe, si ce ne sont les vôtres ? Les pieds dont il foule le pavé de vos cités, d'où les tire-t-il, si ce ne sont ceux avec lesquels vous marchez ? Comment se peut-il qu'il n'ait de pouvoir sur vous – que par vous ? Comment oserait-il vous assaillir, s'il n'avait quelque intelligence avec vous ? Que pourrait-il bien vous faire, si vous n'étiez les receleurs du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, si vous n'étiez traîtres envers vous-mêmes ?

16. Vous semez vos graines afin qu'il puisse les gâter. Vous meublez et remplissez vos maisons afin de lui fournir de quoi vous piller ; vous nourrissez vos filles afin qu'il ait de quoi satisfaire sa luxure ; vous nourrissez vos enfants afin qu'il puisse au mieux les

envoyer dans ses guerres, les conduire à la boucherie, les faire les ministres de ses convoitises et les exécuteurs de ses vengeances. Vous vous usez dans le travail afin qu'il puisse se délecter de sa félicité, et se vautrer dans de sales et vilains plaisirs ; vous vous affaiblissez afin de le rendre plus fort, plus dur, et qu'il vous tienne à bride plus courte. Et de tant d'humiliations que les animaux eux-mêmes, s'ils pouvaient les ressentir, ne pourraient les supporter, vous pouvez, si vous le voulez, sinon vous en délivrer, au moins essayer de vouloir le faire. Soyez résolu à ne plus servir, et vous voilà libres. Je ne veux pas que vous le bousculiez, que vous l'ébranliez, mais seulement que vous ne le souteniez plus. Et vous le verrez, comme un grand colosse dont aurait enlevé la base, s'effondrer sous son propre poids et se briser.

17. Mais les médecins disent qu'il ne sert à rien de vouloir soigner les plaies incurables. Et j'ai peut-être tort de vouloir donner ces conseils au peuple qui, depuis longtemps, ne ressent même plus le mal qui l'afflige, ce qui montre bien que sa maladie est mortelle. Essayons donc cependant de découvrir comment cette opiniâtre volonté de servir s'est enracinée si profondément, au point de donner à penser que l'amour de la liberté ne serait pas si naturel que cela.

## **Vivre en sujétion n'est pas « naturel »**

18. Il est tout d'abord hors de doute, à mon avis, que si nous vivions avec les droits que nous tenons de la Nature, et selon les préceptes qu'elle nous enseigne, nous serions naturellement obéissants envers nos parents, soumis à la raison, mais esclaves de personne. Tous les hommes peuvent témoigner de ce que chacun, sans autre influence que celle de sa propre nature, voue obéissance à ses père et mère. Quant à savoir si la raison est innée en nous ou non, c'est une question débattue longuement dans les académies, et qui agite toutes les écoles de philosophie : je pense donc pouvoir dire, pour le moment, qu'il y a en notre âme quelque semence naturelle de raison qui, entretenue par de bons conseils et par l'exemple, se développe en vertu, ou au contraire, souvent, ne pouvant résister aux vices qui surviennent, étouffe, et avorte.

19. Mais s'il est quelque chose de parfaitement clair et évident pour tous, quelque chose que personne ne saurait nier, c'est que la nature, qui veille sur les hommes, nous a donné à tous la même forme, nous a fait dans le même moule, afin que nous nous reconnaissons tous comme des compagnons, ou plutôt comme des frères. Et si, dans le partage des dons qu'elle nous destinait, elle a attribué quelque avantage de corps ou d'esprit aux uns plus qu'aux autres, elle n'a cependant pas voulu nous mettre en ce monde comme dans un champ de bataille, et n'a pas envoyé ici-bas les plus forts et les plus adroits comme des brigands armés



dans une forêt pour y traquer les plus faibles. Il faut plutôt penser que faisant ainsi les parts des uns plus grandes et autres plus petites, elle a voulu susciter une fraternelle affection et lui donner le moyen de s'employer, les uns étant à même d'offrir des secours, les autres ayant besoin d'en recevoir.

20. Et si cette bonne mère nous a donné à tous la terre entière pour demeure, nous a logés tous dans la même maison, nous a tous faits sur le même patron, de façon à ce que chacun puisse, comme dans un miroir, se reconnaître dans un autre ; si elle nous a fait à tous ce beau présent de la voix et de la parole, pour nous aborder et pour fraterniser davantage, et par la commune et mutuelle déclaration de nos pensées nous doter d'une volonté commune ; si elle s'est efforcée par tous les moyens de serrer si fortement le nœud de notre alliance dans la société, si elle a montré en toutes choses qu'elle ne voulait pas seulement faire que nous soyons tous unis mais que nous ne soyons qu'un, il ne peut y avoir aucun doute : nous sommes tous naturellement libres, puisque nous sommes tous des frères. Et il ne peut venir à l'idée de personne que la nature, ayant fait de nous une seule et même confrérie, ait pu mettre qui que ce soit d'entre nous en servitude.

21. En vérité, il est inutile de débattre pour savoir si la liberté est naturelle, puisqu'on ne peut tenir quiconque en servitude sans lui faire tort, et que rien n'est plus contraire à la nature, qui est raisonnable, que l'injustice. C'est donc bien que la liberté est tout à fait

naturelle, et que de ce fait, à mon avis, nous ne sommes pas seulement nés en possession de notre liberté, mais avec l'obligation de la défendre. Or s'il s'en trouve qui, d'aventure, en doutent encore, et sont tellement abrutis qu'ils sont incapables de reconnaître ni leurs biens ni leurs défauts naturels, il faudra leur rendre l'honneur qui leur revient, et que, pour ainsi dire, montent en chaire les animaux eux-mêmes, pour leur enseigner ce qu'est leur nature et leur condition ! Car les animaux, si les hommes ne font pas trop la sourde oreille, leur crient : « Vive la liberté ! »

22. Plusieurs d'entre eux meurent aussitôt qu'ils sont pris, comme le poisson, dès qu'il est sorti de l'eau. D'autres se laissent mourir plutôt que de survivre à leur liberté naturelle. S'il existait chez les animaux des différences de rang, ils feraient de ceux-là leur noblesse. D'autres, des plus grands jusqu'aux plus petits, lorsqu'on les prend, offrent une telle résistance par leurs ongles, leurs cornes, leur bec ou leurs pieds, qu'ils montrent bien qu'elle importance ils attachent à ce qu'ils vont perdre. Et quand ils sont pris, ils nous donnent tellement de signes évidents de la connaissance qu'ils ont de leur malheur qu'il est beau de les voir se languir plutôt que vivre, et ne pouvant accepter leur servitude, se plaindre sans cesse de leur liberté perdue.

23. Quand un éléphant, s'étant défendu jusqu'à la dernière extrémité, ayant perdu tout espoir et sur le point d'être pris, frappe des mâchoires contre les

arbres, et s'y casse les défenses, qu'est-ce que cela signifie, sinon que son grand désir de rester libre comme il l'est naturellement lui souffle l'idée de marchander avec les chasseurs et de voir si, pour le prix de ses dents, il s'en sortirait quitte, et si l'ivoire des ses dents, accepté en guise de rançon, lui garantirait sa liberté ?

24. Et que dire du cheval ? Aussitôt né, nous nous efforçons de l'appriivoiser pour lui apprendre à obéir ; et malgré cela, quand vient le moment de le monter, il mord le frein et lance des ruades quand on l'éperonne, montrant par là (me semble-t-il) que s'il sert, ce n'est pas de bon gré, mais bien par la contrainte. Que dire encore ?

*Même les bœufs sous le poids du joug geignent  
Et les oiseaux dans leur cage se plaignent.*

Comme je l'ai dit autrefois, passant mon temps à composer des vers.

25. Ainsi, puisque tout être capable de sentiment, ressent le malheur de la sujétion et recherche la liberté ; puisque les animaux, et ceux-là mêmes qui sont faits pour le service de l'homme, ne peuvent s'accoutumer à servir sans protester de leur désir contraire, quel est donc ce qui a pu tellement dénaturer l'homme, né pour vivre libre, au point de lui faire oublier son premier état, et jusqu'au désir de le retrouver ?

## **Les trois sortes de Tyrans**

26. Il y a trois sortes de tyrans : les premiers tiennent leur pouvoir de l'élection, par le peuple ; les seconds par la force des armes, les troisièmes, par succession dans leur lignée. Ceux qui l'ont acquis en vertu du droit de la guerre s'y comportent, comme on dit, en pays conquis. Ceux qui naissent rois ne sont généralement pas meilleurs : nés et élevés au sein de la tyrannie, ils ont tété avec leur lait la nature du tyran, et considèrent les peuples qui leur sont soumis comme leurs serfs héréditaires ; et selon le penchant auquel ils sont le plus enclins, qu'ils soient avarés ou prodigues, ils usent du Royaume comme de leur propre héritage. Quant à celui qui tient son pouvoir du peuple, il devrait être, me semble-t-il, plus facile à supporter, et il le serait en effet, si ce n'était que, dès qu'il se voit élevé au-dessus de tous les autres, flatté par je ne sais quoi qu'on appelle la grandeur, il prend le parti de ne plus en bouger. Il considère généralement comme normal de transmettre à ses enfants le pouvoir qui lui a été confié par le peuple. Et dès lors que ceux-ci ont adopté cette idée, il est étrange de voir comment ils surpassent, en toutes sortes de vices, et même en cruauté, toutes les autres sortes de tyrans.

27. C'est qu'ils ne trouvent pas d'autre moyen pour assurer leur nouvelle tyrannie, que de renforcer la servitude, et éloigner tellement leurs sujets de l'idée de la liberté, que même si elle est encore fraîche à leur mémoire, ils puissent parvenir à la faire disparaître

complètement. Ainsi, pour dire la vérité, je vois bien qu'il y a entre eux quelques différences, mais il n'y a pas de choix possible : si les moyens de parvenir à régner sont divers, la façon de régner, elle, est toujours à peu près la même. Ceux qui ont été élus par le peuple le traitent comme un taureau à dompter ; les conquérants, comme leur proie ; les successeurs, comme leurs esclaves naturels.

28. Mais à ce propos, s'il se trouvait aujourd'hui, par hasard, quelques personnes toutes neuves, qui ne soient ni accoutumées à la sujétion, ni friandes de la liberté, qui ne sachent rien ni de l'une ni de l'autre, et ignorent même jusqu'à leurs noms, et qu'on leur donne à choisir entre vivre en sujétion ou vivre libres, quel serait leur choix ? Nul doute qu'ils aimeraient mieux obéir à la seule raison que servir un homme. Car en effet, pour que les hommes, tant qu'il reste en eux quelque chose de l'homme, se laissent assujettir, il faut, soit qu'ils y soient contraints, soit qu'ils soient trompés. Quand ils sont trompés, ils perdent aussi leur liberté ; mais c'est moins souvent par tromperie du fait d'autrui que de leur propre fait: ils se trompent eux-mêmes. Il est à peine croyable de voir comment, dès lors qu'il est soumis, le peuple oublie si vite et si complètement sa liberté qu'il n'est pas pensable qu'il se réveille pour la reconquérir : il sert si bien et si volontiers qu'on dirait, à le voir, qu'il n'a pas perdu sa liberté mais gagné sa servitude.

29. Il est vrai qu'au commencement, on sert, vaincu et contraint par la force ; mais ceux qui viennent ensuite servent sans regrets, et font volontiers ce que leurs devanciers avaient fait sous la contrainte. C'est ainsi que les hommes nés sous le joug, puis nourris et élevés dans l'état de servage, sans regarder plus loin, se contentent de vivre comme ils sont nés : ils ne pensent pas avoir d'autre bien ni d'autres droits que ceux qu'ils ont, et prennent pour naturel l'état qui leur vient de leur naissance. Et pourtant, il n'est pas d'héritier, si prodigue et si nonchalant qu'il soit, qui ne promène un jour son regard sur les registres qu'il tient de son père, pour voir s'il jouit effectivement de tous les droits de sa succession, et si l'on n'a pas empiété sur eux ou sur ceux de son prédécesseur.

30. Mais l'habitude, qui en toutes choses, exerce un grand pouvoir sur nous, a surtout le pouvoir de nous enseigner à servir ; et comme pour cet ancien roi, qui s'habitua peu à peu à prendre du poison, elle nous apprend à avaler le venin de la servitude sans même le trouver amer. On ne peut nier que la nature nous dirige d'abord là où elle veut, et nous fait considérer comme bien ou mal nés. Mais il faut bien admettre qu'elle a en nous moins de pouvoir que n'en a l'habitude, car le naturel, si bon qu'il soit, se perd s'il n'est entretenu, alors que l'habitude nous façonne toujours, en dépit de nos penchants naturels. Les semences de bien que la nature met en nous sont si menues et si fragiles, qu'elle ne peuvent supporter le moindre choc dû à une

nourriture contraire : elles s'entretiennent moins aisément qu'elle ne s'abâtardissent, elles se diluent et disparaissent, comme il en est pour ces arbres fruitiers, qui ont bien leur naturel propre, qu'ils conservent si on les laisse croître, mais le perdent aussitôt pour porter d'autres fruits qui leur sont étrangers, dès qu'on les a greffés. Les herbes ont aussi chacune leur propriété, leur naturel et leur singularité ; mais le gel, le temps, le terroir, ou la main du jardinier, ajoutent ou retranchent quelque chose à leurs vertus. La plante que l'on a vue en un endroit, on ne parvient pas à la reconnaître en un autre.

31. Lycurgue, législateur de Sparte dans l'Antiquité, avait nourri, dit-on, deux chiens, tous deux frères, tous deux allaités du même lait, l'un élevé en sa maison, l'autre habitué à courir les champs, au son de la trompe et du cor. Et pour montrer au peuple que les hommes sont tels que l'éducation qu'ils reçoivent les fait, il mit les deux chiens devant tout le monde sur une place de marché, avec entre eux un plat de soupe et un lièvre. L'un courut vers la soupe, et l'autre vers le lièvre.  
– Voyez ! dit-il, et pourtant ils sont frères !

32. Je suis d'avis qu'il faut avoir de la compassion pour ceux qui naissent sous le joug, qu'on les excuse, et même leur pardonne : n'ayant pas même vu l'ombre de la liberté, n'en ayant jamais entendu parler, ils ne ressentent pas le malheur d'être esclaves.

Si, en effet, comme le disait Homère, il est des pays où le soleil apparaît différemment de ce qu'il est chez

nous, serait-il étonnant si, après les avoir éclairés six mois continuellement, et laissés dans l'ombre sans se montrer durant les autres six mois, serait-il étonnant que ceux qui viendraient à naître pendant cette longue nuit et n'auraient jamais entendu parler de la clarté, ni jamais vu le jour, se soient accoutumés aux ténèbres dans lesquels ils sont nés sans même désirer voir la lumière ? On ne regrette jamais ce qu'on n'a jamais eu, et le regret ne vient jamais qu'après le plaisir. C'est toujours par la connaissance du mal que revient le souvenir de la joie passée. La nature de l'homme est bien d'être libre et de vouloir l'être. Mais cette nature prend facilement un autre pli : celui que son éducation lui a donné.

33. On peut donc dire que toutes les choses auxquelles l'homme s'habitue lui deviennent peu à peu comme normales ; mais ne sont véritablement naturelles pour lui que les choses simples et non altérées. La première cause de la *servitude volontaire*, c'est donc l'habitude. Il en est ainsi des hommes comme des plus braves chevaux, qui d'abord mordent leur frein, et ensuite jouent avec lui, qui d'abord ruent pour qu'on ne les selle pas, et se flattent maintenant de leurs harnais, sont tout fiers de porter armure. Ils disent qu'ils ont été toujours assujettis. Que c'est ainsi que leurs pères ont vécu. Ils pensent qu'ils sont tenus d'endurer le mal et s'en persuadent par des exemples ; ils fondent eux mêmes la domination de ceux qui les tyrannisent par sa durée – mais pourquoi les années donneraient-elles le



droit de mal faire ? Et ne renforcent-elles pas l'injure faite ?

### **Les esprits supérieurs seront toujours contre la servitude**

34. Toujours est-il que certains, plus fiers que les autres, sentent le poids du joug, et ne peuvent s'empêcher de le secouer ; ils ne se font jamais à la sujétion, et ne peuvent oublier leurs droits naturels, leurs prédécesseurs, et leur être originel. Ceux-là, dont l'entendement est net et l'esprit clairvoyant, ne se contentent pas, comme la plupart des gens, de ne voir que le bout de leurs pieds sans regarder ce qui est derrière ni devant : ils se remémorent les choses passées pour juger des présentes et de celles qui vont advenir. Ayant la tête bien faite, ils l'ont encore polie par l'étude et le savoir. Ceux-là, quand bien même la liberté serait entièrement disparue et bannie de ce monde, l'imagineraient et la sentiraient encore, la savoureraient dans leur esprit, et la servitude ne serait jamais de leur goût de quelque façon qu'on l'habille.

35. Les livres et le savoir donnent aux hommes, plus que toute autre chose, le sens et l'intelligence de leur dignité et la haine de la tyrannie. C'est pourquoi il n'y a, dit-on, dans certains pays, guère de savants, et qu'on n'en veut pas plus. Et le zèle et l'affection pour la liberté de ceux qui, malgré le temps, ont conservé leur attachement pour elle, quel qu'en soit le nombre, demeure sans effet, car ils ne se reconnaissent pas entre

eux. La liberté leur est entièrement ôtée, sous ce tyran, de faire quoi que ce soit, de parler, et presque de penser : ils demeurent donc isolés dans leurs propres idées.

36. Presque tous ceux qui, voyant leur pays malmené et en mauvaises mains ont entrepris de bonne foi de le délivrer, sans feinte, et avec détermination, sont bien parvenus à leurs fins, comme si, pour apparaître, la liberté ne s'était, en quelque sorte, aidée elle-même. La réussite ne fait presque jamais défaut à de tels projets s'ils sont portés avec détermination. Bien des entreprises menées contre les empereurs romains ne furent que des conjurations de quelques ambitieux, qui ne sont pas à plaindre pour les obstacles qu'ils rencontrèrent, car il est évident que ce qu'ils voulaient ce n'était pas renverser le trône mais changer la couronne de tête, car ils prétendaient chasser le tyran mais conserver la tyrannie. À ces gens-là, je n'aurais pas souhaité qu'ils réussissent, et je suis même bien content que leur exemple ait montré qu'il ne faut abuser du nom de la Liberté pour de mauvais desseins.

37. La première raison pour laquelle les hommes se laissent volontiers asservir, c'est qu'ils naissent esclaves et sont élevés dans la servitude. Et de cette raison-ci découle une autre : sous les tyrans, les gens deviennent facilement lâches. Il est certain qu'avec la liberté se perd aussi la vaillance : les gens assujettis n'ont ni ardeur, ni allégresse au combat, ils vont au-devant du danger un peu comme s'ils étaient entravés

et engourdis par l'habitude de la sujétion. Ils ne sentent pas brûler dans leur cœur l'ardeur de la liberté, qui fait mépriser le danger et désirer une mort glorieuse au milieu de ses semblables. Chez les gens libres, c'est à qui mieux mieux, chacun pour tous et tous pour chacun. Ils savent qu'ils auront leur part dans le malheur de la défaite, ou au bonheur de la victoire ; mais les gens asservis ne sont pas seulement dépourvus de courage guerrier, ils perdent aussi en toutes choses leur vivacité, ils ont peu de cœur pour entreprendre de grandes choses. Les tyrans savent bien cela, aussi font-ils tout ce qu'ils peuvent pour les rendre encore plus avachis.

38. Le livre d'un grand historien grec d'autrefois parle de la peine qu'éprouvent les tyrans qui, nuisant à tout le monde, sont amenés à craindre tout le monde. Il dit aussi que les mauvais rois enrôlent à leur service des étrangers pour leurs guerres, parce qu'ils n'osent plus mettre d'armes entre les mains de leurs sujets à qui ils ont fait du tort. Il y a eu quelques rois en France même qui ont eu à leur solde des troupes étrangères, prétendant que c'était pour épargner la vie de leurs sujets.

### **Abrutir le peuple pour régner**

39. Pour ne pas avoir à saccager une aussi belle ville que Syracuse, ni être contraint d'y maintenir en permanence une armée, un grand conquérant de l'antiquité trouva un expédient sortant de l'ordinaire : il

y établit des maisons closes, des tavernes, des maisons de jeu, et fit publier une ordonnance selon laquelle les habitants étaient enjoins de fréquenter ces lieux. Et il se trouva si bien de ce genre de garnison que par la suite, il n'eut plus jamais à tirer l'épée contre les habitants : ces pauvres gens s'amusèrent à inventer toutes sortes de jeux...

40. Tous les tyrans n'ont pas déclaré aussi ouvertement qu'ils voulaient ramollir leurs sujets ; mais de fait, ce que celui-là ordonna formellement, d'autres l'ont pratiqué en sous-main. C'est de toutes façons le penchant naturel du peuple, dont le nombre est toujours plus élevé dans les villes : soupçonneux à l'endroit de celui qui l'aime, et confiant envers celui qui le trompe. Il n'est pas d'oiseau qui se prenne le mieux à la glu, aucun poisson qui pour la friandise du ver ne morde plus vite à l'hameçon, que ces peuples qui se laissent promptement allécher par la servitude, par la moindre plume qu'on agite devant leurs yeux. Et c'est vraiment quelque chose d'étonnant qu'ils se laissent aller si promptement, pour peu qu'on les chatouille !

41. Les théâtres, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bêtes curieuses, les médailles, les tableaux, et mille autres drogues de cette sorte étaient, chez les peuples anciens, les appâts de la servitude, le prix de leur liberté, les outils de la tyrannie. Ce système, cette pratique, ces tentations, voilà les moyens dont disposaient les tyrans de l'antiquité pour abrutir leurs sujets et faire en sorte qu'ils acceptent leur

servitude. Ainsi les peuples abrutis, trouvant beaux tous ces passe-temps, amusés par les vains plaisirs qui leur passaient devant les yeux, s'accoutumaient à servir, aussi niaisement, mais plus mal encore que les petits enfants, qui apprennent à lire pour voir les belles images des livres enluminés.

42. Les tyrans romains usèrent encore d'un autre moyen, en faisant festoyer souvent les représentants du peuple, séduisant cette canaille par son point faible : les plaisirs de la bouche. Ainsi, même le plus intelligent d'entre eux n'eût-il pas abandonné son écuelle de soupe pour recouvrer la liberté de la « République » dont parlait le philosophe Platon ! Les tyrans faisaient leurs largesses avec un sac de blé, une cruche de vin, une petite pièce. Ces lourdauds ne se rendaient pas compte qu'en recevant ces choses-là, ils ne faisaient que récupérer une partie de leurs biens et que cela même qu'ils reprenaient, le tyran n'aurait pas pu le leur donner, s'il ne le leur avait pas dérobé auparavant ! Celui qui ramassait aujourd'hui sa petite pièce, et se gorgeait au festin public, bénissant leurs maîtres et leurs belles libéralités, le lendemain était contraint d'abandonner ses biens à leur avarice, ses enfants à la dépravation, son sang lui-même à la cruauté de ces magnifiques empereurs, et ne disait mot, demeurait muet comme une pierre, ne remuait pas plus qu'une souche...

43. Le peuple a toujours été comme cela : il est prêt, et d'avance dissolu pour le plaisir qu'il ne peut

recevoir honnêtement ; mais il est tout à fait insensible au tort qui lui est fait et qu'il ne peut raisonnablement supporter. Je ne vois personne, maintenant qui, entendant parler de Néron, ne tremble au seul nom de ce monstre exécrationnable, de cette sale peste ! Et cependant, il faut bien le dire, cet homme-là, ce boute-feu, ce bourreau, cette bête sauvage, après sa mort, qui fut aussi dégoûtante que sa vie, le noble peuple romain en éprouva tant de déplaisir, parce qu'elle le privait des ses jeux et de ses festins, qu'il fut sur le point d'en porter le deuil.

### **Hypocrisies**

44. Les empereurs romains n'oubliaient surtout pas de prendre le titre de "Tribun du Peuple", parce que cet office était considéré comme saint et sacré, mais aussi parce qu'il était voué à la défense et à la protection du peuple : par ce moyen, et par l'intermédiaire de l'état, ils s'assuraient ainsi que le peuple leur ferait mieux confiance, comme s'il suffisait qu'ils entendent prononcer le nom de cette magistrature, sans même en ressentir les effets. Aujourd'hui, ils ne font guère mieux, ceux qui, pour la moindre des choses comme pour les plus graves, commencent toujours leurs discours par quelques jolies formules invoquant le bien public et la sollicitude à l'égard de tous... Et on connaît bien ces lois qui contiennent en certains endroits des lignes dont on pourrait user habilement, en cas de besoin !

45. Le peuple a toujours sottement fabriqué lui-même des histoires mensongères auxquelles il porte ensuite une foi inébranlable. Bien des auteurs ont déjà écrit là-dessus, d'une façon qui montre bien qu'ils ont trouvé cela dans les rumeurs de la rue et des carrefours. L'Empereur Vespasien, dit-on, fit des choses miraculeuses : il redressait les boiteux, rendait la vue aux aveugles, et quantité d'autres choses que ne pouvaient voir, à mon avis, que les gens qui étaient encore plus aveugles que ceux qu'il guérissait.

46. Les tyrans eux-mêmes trouvaient surprenant que les hommes puissent supporter que l'un d'eux les maltraite. Ils se servaient de la religion comme garde du corps, et empruntaient parfois quelques attributs de la divinité pour donner plus d'autorité à leur vie détestable. Certes, je serais bien téméraire de vouloir démentir les fables de nos livres et de chasser ainsi sur les terres de nos poètes. Mais il n'y a jamais eu que les tyrans qui se soient efforcés d'habituer le peuple, non seulement à l'obéissance et à la servitude, mais encore à manifester de la dévotion envers eux. Tout ce que j'ai dit jusqu'ici sur les moyens utilisés par les tyrans pour habituer les gens à l'asservissement n'a jamais pu être utilisé par eux que sur un peuple grossier et ignorant.

### **Le secret de la tyrannie**

47. Et maintenant, il me faut en arriver à ce qui est, selon moi, le ressort et le secret de la domination, le soutien et le fondement même de la tyrannie. Celui qui

pense que ce sont les lances, les gardes du corps, le service du guet<sup>2</sup> qui protègent le tyran, celui-là se trompe : ils s'en servent plus, je pense, pour la forme, et comme épouvantail, sans leur accorder vraiment confiance. Les archers gardent l'entrée des palais pour empêcher d'y entrer ceux qui sont peu habiles, ou qui ne disposent pas des moyens nécessaires pour cela, mais ils ne peuvent rien contre ceux qui sont bien armés et qui ont monté quelque "coup". Certes, parmi les empereurs romains, il est facile de voir qu'il y en eut beaucoup moins qui ont échappé au danger grâce à l'intervention de leurs gardes que de ceux qui ont péri sous les coups de leurs propres archers. Ce ne sont pas les bandes à cheval, ce ne sont pas les compagnies de gens à pied, ce ne sont pas les armes qui défendent le tyran – ce sont quatre ou cinq hommes, qui tiennent pour lui le pays entier en servage. Quelques hommes qui ont l'oreille du tyran, et qui se sont d'eux mêmes approchés de lui, ou bien ont été appelés par lui pour être les complices de ses cruautés, les compagnons de ses plaisirs, les participants à ses débauches et ceux qui ont partagé ses pillages. Et ces hommes-là ont une telle influence sur leur chef que pour la société tout entière il ne passe pas seulement pour être responsable de ses propres méchancetés, mais aussi des leurs. Ces hommes-là ont sous leur dépendance cent autres auxquels ils ont fait attribuer des postes de dignitaires, des gouvernements de provinces, la responsabilité des deniers publics, afin qu'ils servent leur avarice et leur

---

<sup>2</sup> Nous dirions aujourd'hui : la police municipale.



cruauté, qu'ils les entretiennent ou les mettent en œuvre à point nommé, et fassent tellement de mal qu'ils ne puissent se maintenir que sous leur ombre, et n'échapper aux lois et aux condamnations que par leur protection.

48. Elle est longue, la liste de ceux qui viennent encore après ceux-là. Et qui voudrait en suivre la trace découvrira qu'ils ne sont pas cent, ni mille, mais cent mille, mais des millions, qui sont rattachés au tyran par la même corde... De là venait l'accroissement du Sénat de Rome sous Jules César, la création de nouvelles fonctions et de nouveaux offices. Non pas pour réorganiser le fonctionnement de la Justice, mais pour ajouter de nouveaux soutiens à la tyrannie. En fin de compte, à force de faveurs et sous-faveurs, de gains et parts de gains que l'on obtient des tyrans, on en arrive à ce qu'il y ait presque autant de gens auxquels la tyrannie est profitable que de gens pour lesquels la liberté serait souhaitable... Les médecins disent qu'en notre corps, où tout semble en bon état, s'il y a quelque chose de gâté en un endroit, tout le reste est comme attiré vers cette partie vénéneuse.

49. De la même façon, dès qu'un roi se déclare tyran, tout ce qui est mauvais dans le royaume, toute sa lie – et je ne parle pas des petits larrons, des fripons, qui ne peuvent guère faire ni mal ni bien à un pays, mais de ceux qui sont atteints d'une ardente ambition et d'une avarice notoire – tous ceux là s'amassent autour de lui et le soutiennent, pour obtenir leur part de butin, et sous

le Grand Tyran être des tyranneaux eux-mêmes. Ainsi se font les grands voleurs et les fameux corsaires : les uns arpentent le pays, les autres traquent les voyageurs ; les uns sont en embuscade, les autres aux aguets ; les uns massacrent, les autres dépouillent. Et bien qu'il y ait entre eux des différences de rang, que les uns ne soient que des valets, les autres chefs de bande, en fin de compte il n'y en a pas un qui ne profite, sinon du butin principal, au moins du résultat de la fouille.

50. Ainsi le tyran parvient-il à asservir ses sujets les uns par les autres. Il est même gardé par ceux dont il devrait... se garder ! Comme on dit : pour fendre du bois, il faut des coins faits de ce même bois. C'est à cela que servent ses archers, ses gardiens, ses hommes armés ; non que ceux-ci ne souffrent parfois de lui, eux aussi. Mais ces misérables se satisfont d'avoir à endurer du mal pour pouvoir en faire à leur tour, non pas à celui qui leur en fait, mais à ceux qui, comme eux-mêmes, en endurent et n'y peuvent rien. Et quand je pense à ces gens-là, qui ne flattent le tyran que pour s'acquitter de leur besogne de tyrannie et d'asservissement du peuple, je demeure souvent ébahi devant leur méchanceté et pris de pitié devant leur stupidité. Car en effet, s'approcher du tyran, est-ce autre chose que s'éloigner de sa liberté ? N'est-ce pas serrer à deux mains et embrasser la servitude ?

51. Qu'ils mettent un peu de côté leur ambition, qu'ils oublient un peu leur avarice, et qu'ils se regardent eux-mêmes : ils verront bien que ces paysans, ces villageois

qu'ils foulent tant aux pieds, qu'ils traitent comme des forçats ou des esclaves, ils verront bien, dis-je, que ces gens si malmenés sont pourtant d'une certaine façon plus libres et plus heureux qu'eux ! Le laboureur et l'artisan, si asservis qu'ils soient, en sont quittes en faisant ce qu'on leur dit. Mais le tyran voit les autres qui sont près de lui, qui intriguent et qui mendient ses faveurs ; il ne faut pas seulement qu'ils le lui disent, mais qu'ils pensent ce qu'il veut, et souvent, même, qu'ils aillent au devant de ses désirs. Ce n'est pas tout de lui obéir, il faut encore savoir lui plaire, il faut qu'ils se tourmentent, qu'ils se tuent à travailler pour ses affaires, qu'ils aient plaisir de son plaisir, qu'ils abandonnent leur goût pour le sien, qu'ils forcent leur tempérament, qu'ils se dépouillent de leur naturel. Il faut qu'ils soient constamment attentifs à ce qu'il dit, à sa voix, à ses regards, à ses moindres gestes. Il faut que leurs yeux, leurs pieds, leurs mains soient sans cesse occupés à guetter ce qu'il veut, à scruter et tâcher de deviner ses pensées. Est-ce cela, vivre heureusement ? Est-ce même vivre, tout simplement ? Est-il au monde quelque chose qui soit encore moins supportable que cela ? Je ne le dis pas pour quelqu'un de noble naissance, mais pour celui qui a le simple sens commun, une simple figure d'homme ! Quelle condition est plus misérable que celle de vivre ainsi, n'ayant rien qui vous appartienne, rien qui ne dépende d'autrui, ni sa liberté, ni son corps, ni même sa vie ?

52. Mais ils veulent servir pour avoir des biens, comme s'ils pouvaient rien gagner qui soit à eux – puisqu'ils ne s'appartiennent même pas à eux-mêmes. Et comme si quelqu'un, sous un tyran, pouvait avoir quelque chose qui lui soit propre, ils veulent faire comme si les biens étaient à eux, et ne se souviennent pas que ce sont eux-mêmes qui lui donnent la possibilité de ravir tout à tous, et de ne rien laisser dont on puisse dire que cela n'appartient à personne. Et pourtant, ils savent que ce sont les biens qui rendent les hommes plus dépendants de sa cruauté ; ils savent qu'il n'y a aucun crime envers lui qui, pour lui, ne soit plus digne de mort que de posséder quelque chose ; ils savent qu'il n'aime que les richesses, et s'attaque de préférence aux riches – et pourtant, ils viennent se présenter devant lui comme devant le boucher, pour s'offrir à lui bien repus et bien gras, comme pour exciter son envie.

53. Ces favoris ne devraient pas tant se souvenir de ceux qui ont beaucoup gagné à fréquenter les tyrans, mais plutôt de ceux qui ont pendant quelque temps amassé du bien, mais ensuite ont perdu leurs biens et leur vie. Ils ne devraient pas tant songer à ceux qui ont amassé des richesses, mais plutôt à ceux qui en ont bien peu conservé. Si l'on regarde les histoires anciennes, et celles dont on se souvient encore, on verra sans peine combien est grand le nombre de ceux qui, ayant réussi à capter l'oreille des princes soit par de louches moyens, soit en flattant leurs mauvais penchants, ont en

fin de compte été anéantis par ces mêmes princes qui avaient tant fait pour les élever, et dont l'inconstance a tant fait ensuite pour les abattre. Parmi tant de gens qui ont côtoyé tant de mauvais rois, il en est peu, et même très peu, qui n'aient éprouvé parfois au fond d'eux-mêmes la cruauté du tyran, qu'ils avaient auparavant attisée contre d'autres. Et s'étant souvent enrichis, grâce à ses faveurs, sur les dépouilles d'autrui, ils ont fini eux-mêmes par l'enrichir, lui, de leurs propres dépouilles.

### **L'amitié et les tyrans**

54. Un tyran n'est jamais vraiment aimé, et n'aime jamais vraiment non plus. L'amitié ne peut éclore qu'entre gens de bien, et par une mutuelle estime. Elle ne s'entretient pas par des bienfaits, mais par une qualité de vie ; et ce qui rend un ami assuré de la confiance de l'autre, c'est la connaissance qu'il a de son intégrité, et les garanties qu'il en a sont celles de son bon naturel, de sa bonne foi et de sa constance. Il ne peut y avoir amitié là où il y a de la cruauté, de la déloyauté, de l'injustice. Quand les méchants se rassemblent, cela forme un complot, et non une société : ils ne s'aiment pas, ils s'entre-craignent. Ils ne sont pas amis, mais complices.

55. Et quand bien même cela ne serait pas impossible, il serait bien malaisé de trouver une amitié solide chez un tyran : étant au-dessus de tous, et n'ayant pas d'égal, il se trouve déjà au-delà des bornes de l'amitié, dont le

siège est l'égalité, qui ne veut jamais marcher que d'un pas égal, et non à cloche-pied. Voilà pourquoi il y a bien, dit-on, entre les voleurs, une sorte de bonne foi pendant le partage du butin : c'est qu'ils sont tous égaux et compagnons. Et s'ils ne s'aiment pas, du moins se craignent-ils entre eux, et ils ne voudraient pas, par leur désunion, amoindrir leur force. Mais les favoris d'un tyran ne peuvent jamais obtenir de lui la moindre assurance, ayant appris d'eux-mêmes qu'il est capable de tout, qu'il n'existe pour lui aucun droit ni aucun devoir, puisque sa volonté lui tient lieu de raison, et qu'il n'a pas d'égal, étant le maître de tous. N'est-il pas déplorable que, devant tant d'exemples évidents et un danger si réel, personne ne veuille en tirer quelque leçon, et que parmi tant de gens qui s'approchent si volontiers des tyrans, il ne s'en trouve pas un seul pour avoir le courage et l'intelligence de leur dire ce que dit, dans la fable, le renard au lion qui faisait le malade : « J'irais volontiers te rendre visite en ta tanière. Mais si je vois beaucoup de traces de bêtes qui y sont venues, de celles qui en sont sorties, je n'en vois aucune. »

56. Ces misérables voient reluire les trésors du tyran. Tout étonnés, ils admirent le rayonnement de sa majesté et, attirés par une telle clarté, ils s'approchent, sans voir qu'ils se jettent dans la flamme qui ne va pas manquer de les dévorer. Ainsi le papillon, espérant y jouir de quelque plaisir, se jette sur la lumière parce qu'elle brille, et éprouve bientôt son autre vertu qui est de le brûler. En supposant que ces mignons échappent

aux mains de celui qu'ils servent, ils n'échapperont jamais au roi qui lui succédera. S'il est bon, il leur faudra rendre des comptes, et se soumettre à la raison ; s'il est mauvais, et semblable à leur ancien maître, il ne manquera pas d'avoir aussi ses favoris qui, d'ordinaire, ne se satisfont pas d'avoir pris la place des précédents, mais veulent encore, le plus souvent, disposer de leurs biens et de leurs vies.

57. Comment se peut-il donc que quelqu'un, en face d'un tel péril et avec si peu de garantie, veuille prendre cette place si difficile et si pénible, pour servir un si dangereux maître ? Quelle peine, quel martyre est-ce là ! Être nuit et jour obligé de plaire à un homme et en même temps se méfier de lui plus que de tout autre au monde... Avoir toujours l'oeil aux aguets, l'oreille à l'écoute, pour épier d'où viendra le coup, pour découvrir les embûches, pour déchiffrer la mine que lui font les autres et découvrir qui le trahit... Rire avec tout le monde, et craindre tout le monde ; n'avoir aucun ennemi reconnu, ni ami fidèle ; montrer toujours un visage souriant et avoir le cœur serré ; ne pouvoir être joyeux, et ne pas oser être triste...

58. Il est vraiment curieux de considérer ce que leur apportent ces grands tourments, et le bien qu'il peuvent espérer de leur misérable vie. Car le plus souvent, ce n'est pas le tyran que le peuple accuse du mal qu'il endure, mais ceux qui gouvernent le tyran lui-même. De ceux-là, le peuple, les nations, et jusqu'aux paysans, jusqu'aux laboureurs, tout le monde sait leurs noms,

détaille leurs vices ; ils les chargent de mille outrages, de mille injures, de mille malédictions. Toutes les imprécations, tous les vœux sont tournés contre eux ; tous les malheurs, toutes les épidémies, toutes les famines leur sont imputées. Et si parfois, ils leur rendent en apparence quelque hommage, en même temps ils les maudissent du fond du cœur, et ont pour eux une horreur pire encore qu'envers les bêtes sauvages.

59. Voilà la gloire, voilà l'honneur qu'ils reçoivent en échange de leurs services, au yeux des gens qui, s'ils pouvaient avoir chacun un morceau découpé de leur corps, ne seraient pas encore, me semble-t-il, satisfaits, ni même à demi consolés de leurs souffrances. Et même après leur mort, ceux qui écrivent alors ne manquent jamais de noircir le nom de ces mange-peuples de l'encre de leurs mille plumes, et de déchirer leur réputation dans mille livres, et leurs os même, si l'on peut dire, sont traînés dans la boue par la postérité, comme pour les punir encore, après leur mort, de leur mauvaise vie.

FIN du "Discours"



5 février 2019 à 10:00